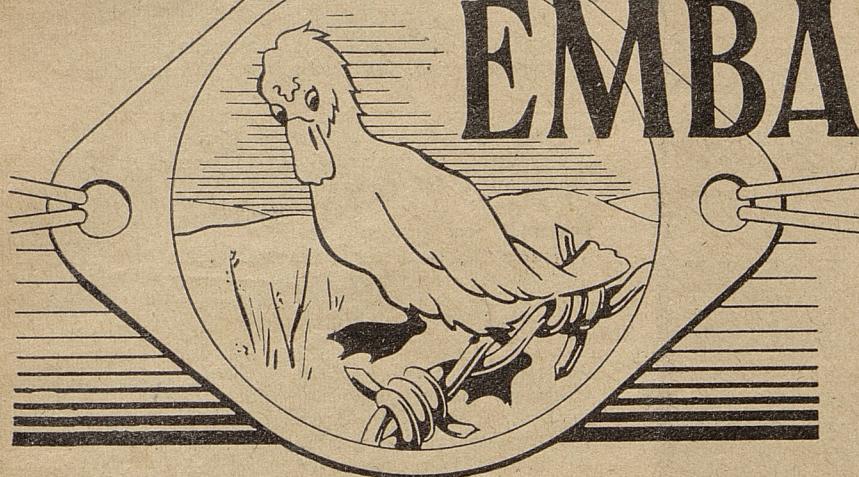


611

LE CANARD EMBARBELE



BATHORN
Stalag VI C

PRÉSENTS !

Juin ! Quatre ans que nous sommes là ! Quatre années lentes, implacables, collées à notre être comme un animal monstrueux pour le vider goutte à goutte de sa vigueur et de sa jeunesse. Quatre années patientes, appliquées à brouiller jour après jour, devant nos yeux désespérément tournés vers elle, l'image de la Patrie, appliquées aussi, hélas, à effacer notre présence des cœurs où elle n'était pas profondément gravée.

Amertume de Prisonnier ? Ecoutez donc : « Nous cherchons littéralement à nous délivrer des Prisonniers en nous délivrant de l'obsédante pensée de leurs souffrances. Nous leur envoyons donc des colis, des encouragements et des discours. Nous achetons le droit de ne pas penser à eux. » (1) Ce n'est pas un Prisonnier qui a écrit cela. Des colis ? Sans doute, nous en recevons et nous n'avons qu'à remercier. Des discours ? Oui, on parle encore de nous de temps en temps. Mais nous n'avions pas besoin qu'on nous le dise pour sentir que le cœur n'y était pas, que nous n'étions plus grand chose pour ceux de France. Je mets à part, bien entendu, ceux qui nous aiment, ça et là, quelque cœur généreux. A ceux-là, nous ne dirons jamais assez notre reconnaissance. Mais pour les autres, que sommes-nous ? Des vaincus, et puis des gens à qui l'on envoie du « singe » et du chocolat alors que le ravitaillement est rare, des gens qui sont moins malheureux qu'en France où s'accumulent les ruines et les morts et qui, après tout, ne le font pas exprès de souffrir. « Quels droits auraient-ils donc, ces gens-là, de plus que les autres ? »

Tout cela est tellement naturel, tellement humain ! Nous n'en sommes pas surpris. Notre peine est plus grande, voilà tout. Sans doute, et il faut le dire parce que c'est vrai, malgré des moments pénibles, nous aurions pu souffrir matériellement plus que nous ne souffrons. Mais nous avons notre souffrance. M. Pierre Ayraud que je citais tout à l'heure, a bien deviné quand il dit : « La blessure qui les épouse lentement c'est la mutilation civique. Ces hommes retranchés de la communauté ne sont pas tant peut-être des captifs, que des pères de famille sans famille, des professeurs sans élèves, des ingénieurs sans machines. » Oui, notre souffrance, c'est bien un peu notre misère de clochards tout de même, mais c'est aussi le fait de n'être plus rien qu'un numéro matricule, c'est le niveling par le bas, la promiscuité des baraqués, le travail qu'on fait sans goût parce que ce n'est pas le sien, les humiliations, l'exil, l'interminable

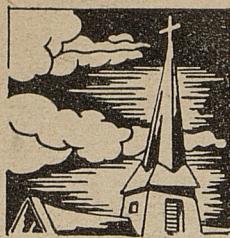
exil. Je pense au jeune marié arraché à sa femme au lendemain des noces, au papa qui ne connaît pas son petit, à ceux qui rentreront vieux sans avoir été jeunes, qui ne sauront jamais ce que c'est qu'être jeune. Je pense à ceux qui nous attendent et qui souffrent de toutes les misères des autres avec, en plus, la peine de ne pas nous avoir : à la femme toute seule, aux gosses qui ont faim, qui ont peur, à tous ces êtres qui sont nous plus que nous-mêmes et pour qui nous ne pouvons rien.

Bien sûr, on nous parlera des bombardements de la France, de privations, d'expatriations aussi peut-être. Nous n'ignorons rien de tout cela. Il y a là beaucoup de souffrance. Elle n'épargne pas les nôtres, et notre cœur se serre en y pensant. Seulement tout cela, voyez-vous, les bombardements, les privations, l'exil, nous les connaissons nous aussi et depuis plus longtemps que n'importe qui. On n'ose presque pas rappeler de telles choses, et pourtant il faut bien le faire, puisque tant de gens semblent l'avoir oublié. Et même s'il n'en était pas ainsi, nous sommes Prisonniers, et cela contient tout. Ah ! Crever de faim s'il le faut, risquer les pires dangers, mais être au pays avec sa femme et ses gosses ! Qui d'entre nous hésiterait un instant ? Prisonnier ! Peut-il comprendre, celui qui ne l'a pas vécue, l'infinie détresse qu'il y a dans ce mot ?

Nous souffrons. Et nous souffrons pour la France. La Patrie demande-t-elle à celui qui est mort pour elle s'il l'a fait exprès de mourir ? Il est mort et cela suffit pour qu'elle vénère sa mémoire. Celui qui meurt ici meurt « pour la France ». Ceux qui souffrent ici souffrent pour la France. Ils font encore leur devoir.

Quels droits ont-ils donc, ces gens-là ? Le droit au respect des Français ; le droit aussi à une place dans leur cœur. O vous, camarades de France, ne la refusez pas, cette place que les Prisonniers vous demandent en cet anniversaire triste. Ne les oubliez pas, déjà ! Essayez de les comprendre et de les aimer. Qu'ils sentent qu'ils sont toujours des vôtres, car il y a des moments, voyez-vous, où ils ne le sentent plus. Ce sera le soutien et la récompense de ceux qui, malgré tout, veulent vous garder toute leur confiance et toute leur affection, de ceux qui ne rêvent que de construire avec vous une France meilleure pour laquelle ils sont prêts, une fois encore, à répondre « PRÉSENTS ». LE CANARD.

(1) M. Pierre Ayraud — L'Echo des Etudiants — 1^{er} janvier 1944.



LA PAROISE CATHOLIQUE

L'ESPRIT MISSIONNAIRE

Ce billet écrit en la fête de l'Ascension peut-il vous apporter autre chose que les dernières consignes du Christ? « Vous serez témoins pour moi à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » « Allez, enseignez toutes les nations. » Ainsi, en fondant son Eglise, le Christ lui donnait l'esprit missionnaire, le caractère catholique, c'est-à-dire universel.

Tout chrétien doit donc s'intéresser à la diffusion de l'Evangile qui n'est pas un dépôt à garder jalousement, comme l'avare garde son trésor, mais une richesse à diffuser autour de soi, aujourd'hui dans les camps et les commandos, demain dans nos campagnes ou nos villes et jusque dans les contrées les plus reculées du monde.

Français, nous avons un devoir missionnaire plus précis et plus impérieux à l'égard des populations qui vivent dans nos colonies. Aussi, à l'occasion d'une exposition coloniale qui se prépare au camp de Bathorn, voulons-nous attirer l'attention de nos camarades sur l'effort missionnaire de la France. Sans cela, d'ailleurs, une exposition coloniale serait-elle complète? Et ne sont-ce pas nos missions qui ont le plus contribué à donner à la colonisation française son visage humain? Une mission qui commence, ce n'est pas seulement une chapelle de roseau qui s'érige dans la brousse, c'est aussi une école et un dispensaire qui s'ouvrent. L'âme tout entière et aussi le corps de l'indigène — c'est-à-dire l'homme tout entier — voilà à quoi l'on pense en fondant une mission. Plus tard s'érigeront les cathédrales, les hôpitaux, les collèges, voire les universités, la préoccupation restera la même.

Telle sera l'idée centrale de notre exposition missionnaire. Traduirons-nous aussi avec assez d'éloquence le dévouement héroïque des missionnaires — religieux et religieuses — au service des lépreux et de toutes les misères humaines? Et le courage surhumain de ceux qui ont scellé de leur sang le témoignage rendu au Christ?

Nous voudrions aussi rendre tangible l'effort de civilisation entrepris par les missionnaires en citant quelques collèges, comme ceux d'Alexandrie ou de Beyrouth, quelques universités comme celle de Changhaï. Et faire comprendre que tout cela fut réalisé sans budget officiel par la seule charité des catholiques.

Et maintenant, à l'œuvre! Camarades des commandos, si vous avez quelque maquette à nous envoyer, quelque affiche de goût à nous proposer, mettez-vous à l'œuvre et sans tarder. Nous ne demanderons pas, évidemment, une prolongation de captivité pour réaliser notre projet. Tous pronostics à part, nous allons occuper utilement notre temps.

Aux Aumôniers. — Dans chaque kreis, quelques aumôniers ont reçu l'autorisation de se rendre dans les commandos pour le service religieux sans être accompagnés de sentinelles. Il est donc plus utile que jamais que chacun de ces aumôniers fasse connaître d'urgence les commandos qu'il visite, afin de pourvoir dans la mesure du possible à la vie religieuse sinon de tous nos camarades, au moins du plus grand nombre.

L'AUMONIER.

In Memoriam

Dhuez Gaëtan, 20.465 VI/B, K° 3481, décédé le 7 avril 1944.
Bertin Camille, 8.282 VI/C, K° 4315, décédé le 17 avril 1944.
Majoub Ben Bouali, 29.428 VI/C, Camp de Fullen, décédé le 30 avril 1944.
Porché Emile, 7.301 VI/B, K° 3477, décédé le 27 avril 1944.
Virot Charles, 7.758 VI/B, K° 2519, décédé le 5 mai 1944.

LA BERCEUSE

I

Ben quoi Jean-Pierre ? Ben quoi mon vieux ?
Depuis huit jours t'en casses pas une
T'as l'air d'un mauvais chien hargneux...
Tu rêves aux étoiles... à la lune...
Tu nous fais un' gueul' d'enterr'ment
Et t'as des larmes plein les yeux;
T'esquinte donc pas l'tempérément;
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

II

C'est-y qu'ça s'rait fini nous deux ?
Tout seul... Tu veux garder ta peine !...
Déboutonne-toi, ça ira mieux,
Ça t'étoff' depuis une semaine...
La nuit, ton sommeil agité
Laisse échapper des mots anxieux
Qui m'ont appris la vérité.
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

III

Le jour, on joue à l'âme vaillante
Pour pas qu'on vous voie malheureux.
Mais ta confession inconsciente
Qui monte la nuit vers les cieux,
Je l'ai entendue, devinée
De tes soupirs, de tes aveux,
De tes sanglots insoupçonnés.
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

IV

Ta souffrance n'est pas plus amère
Que celle de tous nos autres fieux !
Eux aussi ont des femmes, des mères.
Eux aussi, y sont cafardeux.
Mais pour toi, les nerfs ont flanché.
Alors t'es d'venu silencieux
Pis, tu t'es mis à pleurnicher.
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

V

Si tu voyais la queule que t'as.
T'as des yeux d'crapauds amoureux.
Si ta femme te voyait comme ça
L'aurait pas de peine à trouver mieux !
Tu ris même pas de c'que j'te dis ?
Bien sûr, c'est pas très ingénieur,
Mais je t'aime bien mieux quand tu souris.
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

VI

Où j'ai compris qu'ça allait mal
C'est quand j'tai vu rester miteux
Le dimanche. C'était anormal.
Car comme nous tous, mon pauvre vieux,
Avant tu t'accrochais aux branches
Et comm' aut'fois sous d'autres cieux
Tu t'faisais faraud pou' l'dimanche !
Pleure pas Jean-Pierre, pleur' pas mon vieux.

UNE ÉMOUVANTE CÉRÉMONIE

Certes, il a été donné à peu de Prisonniers de Guerre français de vivre une cérémonie aussi émouvante que celle qui s'est déroulée le dimanche 16 avril, aux environs de Nordhorn, et à laquelle participèrent de nombreux camarades du K° 1169.

Depuis plusieurs mois déjà, et l'initiative de ce geste en revient à Robert Auduguée, homme de confiance, il avait été décidé de commémorer par une plaque le souvenir de sept prisonniers de la guerre 70-71, morts en captivité. Ceux-ci reposent à l'ombre des hautes pierres d'un monastère aujourd'hui désaffecté, dans un petit cimetière entouré d'une haie d'arbustes.

Spectacle poignant : Sept hommes sont là ; un monument sobre où leurs noms sont gravés, perpétue aux yeux des passants tout ce que la destinée d'un captif peut comporter d'humbles misères, de souffrances, parfois même d'oubli. Un coin de France est là ; nos camarades le savent, et la cérémonie qui se déroule est tout empreinte de cette gravité que seuls des soldats

A JEAN-PIERRE

VII

La toilette soignée du dimanche !
Les beaux lacets tout neufs, sans noeuds,
Le pantalon entre deux planches,
La ch'mise plus claire du gars soigneux !
C'est pour Elles que l'on fait tout ça.
On veut paraître à notre mieux,
Des fois qu'Ell's puissent nous voir d'là-bas.
Faut l'faire Jean-Pierre, faut l'faire mon vieux.

VIII

Alors, t'écoutes ce que j'te dis.
Est-ce que tu vas t'secouer un peu.
Tu vas t'y bouger d'sus ton lit.
Tu vas t'y m'répondre N. d. D.
Je veux partager ta souffrance
Comm' j'partag' le colis d'tes vieux.
Si t'es pas d'accord, j'te balance.
T'es pus Jean-Pierre, t'es pus mon fieu.

IX

Tu t'y complais dans ton chagrin !
Tu l'bois comme un vin généreux...
Tu veux pas m'en dire un p'tit brin ?
C'est bon ! Garde ta tête de teigneux !
Mais j'te préviens, fais pas l'andouille
En mettant des mots malheureux,
Des mots d'sonnés sur ta bafouille.
T'entends Jean-Pierre, t'entends mon vieux.

X

Car moi, ta lettre j'men vais la lire.
Elle a besoin de mots gracieux
Ta femme ! Faudra les dire
Autrement que su' l'mode grincheux.
Y faudra pas t'montrer trop veule
Et si t'écris qu' t'es malheureux,
J'te fouserais mon poing su' la gueule.
T'entends Jean-Pierre, t'entends mon vieux.

XI

C'est main'tenant que tu désespères,
Toi que j'ai connu si courageux.
Oui va, j'comprends tes crain't de père
Quand ça bombarde à qui mieux mieux.
Seul'ment reprends Sa dernière lettre
Où qu'Elle espère des jours heureux.
C'est y pas une leçon peut-être ?
Avoue Jean-Pierre, avoue mon vieux.

XII

Et c'est maintenant du Pays
Que nous viennent les mots courageux.
Y souffrent bien plus que nous, j'te l'dis
Et tous les nôtres font de leur mieux.
Alors, espère et rest' pénard.
Mouche ton nez et essuie tes yeux.
J'men vais te border ton plumard.
Dors bien Jean-Pierre, bonn' nuit mon vieux.

M. M.

AU KOMMANDO 1169

peuvent apporter aux choses les plus simples. Nous formons le carré. « Garde à vous ! » Le clairon sonne le ban. Courte allocution d'Auduguée. La plaque de marbre cachée sous un drapeau tricolore est découverte. Oraison funèbre des soldats. Le clairon sonne « Aux morts ».

Dans l'air limpide du matin, les notes tristes jaillissent du cuivre ; elles vont buter aux murailles rongées du monastère. Trois-quarts de siècle plus tôt, la même phrase sonore avait recouvert le même espace ; dans un souffle, le clairon expire sa dernière note. C'est fini.

Nous nous dispersons. Non loin de là, certains se penchent avec curiosité sur des dalles armoriées aux inscriptions latines, histoire des seigneurs de l'endroit à côté des sept chevaliers de France.

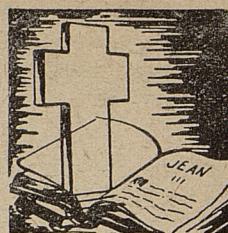
Nos félicitations à l'ami Coudère qui a pris sur ses loisirs la gravure de la plaque et a su parfaitement « faire parler » son clairon.

A. G.

BILLET DE L'AUMONIER

PROTESTANT

SERVITEURS INUTILES



Avec un sourire malicieux ou méprisant, en tout cas avec l'intention de nous mettre en boîte, on nous jette à la face : « Vous, les chrétiens, quand vous aidez autrui, vous le faites pour que cela vous rapporte une place au Paradis. Nous, les sans-Christ, nous aimons rendre service à l'œil, sans intérêt, gratuitement. » Que faut-il penser de cette boutade ?

D'abord, j'ai beaucoup entendu parler de l'acte gratuit. J'ai très rarement vu le mettre en pratique. Quand il existe, c'est pour la galerie, extérieurement, apparemment. Derrière sa générosité, son auteur cache de l'orgueil, un désir d'attirer l'attention sur soi, l'envie de paraître sympathique, la secrète jouissance de passer pour un chic type. Peut-être, ceux qui agissent ainsi ne cherchent-ils pas à gagner une place au ciel, mais ils s'évertuent à se créer une place sur la terre, ce qui n'est pas mieux, ou encore à recevoir un hommage posthume, gravé en épitaphe sur leur tombeau : « ci-gît un bienfaiteur de l'humanité », et faites battre le tambour (pitié pour le clairon qui n'a rien d'apocalyptique). Que ces philanthropes veuillent bien méditer cette parole du Christ : « Que servirait-il à un homme de gagner le monde s'il perdait son âme. »

Ensuite, l'acte est gratuit, au premier abord, sans doute, mais à charge de revanche. On appelle cela inciter à la reconnaissance. Je te rends service gratuitement pour qu'à ton tour, à l'occasion, tu me rendes service gratuitement. Or, un acte qui en appelle un autre n'est pas gratuit.

Enfin, l'acte n'est gratuit, si vraiment il l'est, que pour une fois seulement. Admettons, en effet, qu'un même solliciteur vienne se présenter plusieurs fois au même donateur, ce dernier agacé par un tel sans-gêne ne dira-t-il pas au premier : « Dis donc, est-ce que par hasard tu ne me prendrais pas pour un... ballot. »

Que dit la parole éternelle ? « Le don gratuit de Dieu, écrit saint Paul, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur ». Une place au royaume des cieux ne s'achète donc pas, toute conditionnée qu'elle est par la repentance et la foi. Quels actes de charité le brigand sur la croix, par exemple, a-t-il fait pour que Jésus lui dise : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis. » A la prostituée, au péage aux mœurs douteuses, pour quoi est-il dit à chacun : « Va, ta foi t'a sauvé. » Est-ce pour leurs services rendus qui sont plutôt mauvais ? Pourquoi le sourd-muet, le démoniaque, les lépreux peuvent-il aller en paix ? Est-ce pour leurs bonnes actions ? Leurs infirmités devaient plutôt les enchaîner.

Ensuite, ces paroles du Christ se passent de commentaires : « Un maître doit-il de la reconnaissance à son serviteur parce qu'il a fait ce qui lui était ordonné. Vous, de même, quand vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire. »

Enfin, est-ce tout ? Non. En d'autres passages, Jésus nous dit que quelque chose nous sera rendu à la résurrection des justes. Qu'est-ce à dire ? Ce sera la matière du billet du prochain numéro du « Canard ».

VOTRE PASTEUR.

Entr'aide

Lors d'un bombardement, notre camarade Laporte Charles du K° 3648 (kommando dissous) a eu le malheur de perdre sa mère et sa sœur. En ces pénibles circonstances, les camarades de son kommando ont tenu à lui exprimer leur sympathie en lui remettant un secours de 50 RM.

Le courrier de l'Homme de confiance des français

Mon cher camarade,

Juin ramène pour nous, Prisonniers de Guerre, un pénible anniversaire : celui de notre cinquième année de captivité qui va commencer. Après une aussi longue épreuve, des faibles peuvent être découragés. Trop de déceptions peuvent avoir tué l'espérance. La libération maintes fois promise, plusieurs fois entrevue pour certains, et qui n'est jamais venue, la relève, les démarches de la famille, de l'employeur, autant d'espoirs dont il ne reste pas grand chose au bout de quatre ans de barbelés.

Et puis, tu es inquiet pour ta famille. Comment la mère peut-elle s'en tirer pour nourrir les petits, cultiver la ferme, entretenir l'atelier ou le commerce et m'envoyer des colis ? Si l'épreuve est dure pour nous, elle l'est au moins autant pour nos compagnes et nos vieux parents. Beaucoup de femmes de Prisonniers, la grande majorité, j'en suis certain, ont droit à tout notre respect, à notre admiration. Nous réalisons difficilement l'appréciation de la lutte que soutiennent nos femmes, qui ont à cœur de garder intact l'honneur du foyer et d'y entretenir le maximum de bien-être.

Les journaux venant de France te décrivent les terribles bombardements subis par notre pays. Hélas, comme toi, je déplore que trop de Français innocents soient victimes de cette guerre implacable. Néanmoins, garde ton sang-froid ! Les informations qui nous parviennent sont incomplètes, les journaux ne nous présentent qu'une partie de la vérité, et les éléments nous manquent pour rétablir les faits dans leur exactitude. Donc, pas d'affolement et ne voyons pas les choses au pire !

Malgré cela, mon camarade, malgré ces souffrances, tu ne perds pas courage. Tu sais que la guerre ne durera pas toujours, qu'elle finira peut-être bientôt. Tu as vaillamment, courageusement « tenu le coup » pendant quatre ans. Tu tiendras mieux encore les quelques mois qui vont suivre. Et après, pense à l'immense bonheur qui sera le tien en retrouvant ta famille ; imagine le doux sourire de ta femme, le rire clair de tes gosses. Cet instant te paiera de tes années de misères et de souffrances. « Nous ne sommes pas près de les oublier, celles-là », répétons-nous souvent. Je crois, au contraire, que nous oublierons très vite. Dans quelques années nous garderons surtout de la captivité le souvenir des franches camaraderies qu'elles ont fait naître. Nous nous tiendrons les côtes en racontant les bons tours que nous aurons pu jouer. La tristesse actuelle sera estompée, lointaine ; nous n'en parlerons pas, notre mémoire ne l'aura pas conservée.

Mon camarade, dès maintenant je te mets en garde contre cette grande faculté d'oubli. Il faut que la dure leçon de ces années tragiques serve quand même à quelque chose. La France en sortira meurtrie, exsangue. Le travail et surtout « l'amour » de tous les Français ne sera pas de trop pour panser ses plaies. D'où viendra le salut ? Quels hommes relèveront notre pays ? Je n'en sais, ma foi, rien, mais je suis sûr que notre pays ne reprendra sa place que si tous les Français désirent sincèrement, fermement, refaire une France propre, nette, bien à eux, et surtout s'ils acceptent de laisser de côté quelques intérêts particuliers, s'ils cherchent à s'élever au-dessus de mesquines querelles.

Pour conclure, mon cher camarade, je te le répète : redresse la tête, regarde l'avenir avec confiance, reste courageux. Tu seras encore heureux. La vie t'offre d'immenses possibilités de bonheur. Tu sauras les saisir et les goûter pleinement, car tu auras souffert.

M. ANDRIOT, Homme de confiance Principal

4

Sanitaires

Liste des sanitaires reconnus par les Autorités françaises seulement : Auguste Pourreau, 18.355 VI/B — Raymond Le Teuff, 6.594 — René Dalmaryrac, 14.763 — Jules Letabareux, 20.942 — Marcel Cagnard, 29.088.

Colis américains

Les colis américains adressés aux H.D.C. des K° sont expédiés par colis postaux, via la Poste-colis de Neuhausen. Vous avez sans doute remarqué que vous ne recevez que des sacs complets. Si le nombre de colis destinés à un K° ne correspond pas à un nombre entier de sacs, le surplus est stocké à Neuhausen, en attendant que l'arrivée de colis personnels permette la confection d'un sac plein. Dès lors, il peut donc se faire que tous les colis américains ne vous parviennent pas le même jour. Patientez un peu avant de m'écrire, lorsque le nombre de colis reçus n'est pas identique à celui qui est mentionné sur l'accusé de réception.

Expédition des Vivres de la Croix-Rouge

21.-24. 4.: Bentheim (19^e tour) — 26. 4.: Melle, Osnabrück-Banlieue (19^e tour et colis) — 3. 5.: Meppen (19^e tour et colis) — 3. 5.: Wittlage (colis) — 4. 5.: Lingen (colis) — 4. 5.: Hôpitaux, Bentheim (colis) — 7. 5.: Bersenbrück (colis) — 9. 5.: Osnabrück-Centre (colis) — 10. 5.: Osnabrück-Banlieue (colis) — 10.-13.-16. 5.: Aschendorf (19^e tour et colis) — 18. 5.: Melle (colis) — 17. 5.: Bersenbrück (19^e tour) — 25. 5.: Wittlage (19^e tour).

Note de la Trésorerie

ENVOIS D'ARGENT. — Il est rappelé, une fois de plus, que les listes de mandats doivent être :

1^e établies par nationalité sur les feuilles blanches du bloc destiné à cet effet (les feuilles rouges devant rester au commando) ;

2^e érites très lisiblement et en lettres d'imprimerie en ce qui concerne le nom du P.G. et le lieu de destination.

Note de la Poste

I. — Une livraison de formulaires-lettres a été détruite lors de son acheminement vers le Stalag. Le stock en lettres du Stalag n'a donc pas pu être réapprovisionné et vous n'avez touché que des cartes pendant tout le mois d'avril et une partie du mois de mai. Quelques arrivages partiels ont permis de faire deux envois de lettres en mai. Néanmoins nous ne pourrons vous expédier les lettres d'une façon régulière que lorsqu'une nouvelle livraison arrivera. A ce moment vous percevrez, tout le rappel de lettres qui vous est dû. Nous vous demandons de ne pas nous adresser de réclamations, car nous n'y pouvons absolument rien et ne pourrons vous répondre autre chose que le contenu de la présente note.

II. — Suite à la réclamation de quelques commandos, nous vous rappelons que l'abonnement aux journaux a été payé en :

- a) mars-avril 1943 pour le semestre avril-septembre 1943;
- b) novembre-décembre 1943 pour le trimestre octobre-décembre 1943;
- c) février-mars 1944 pour le trimestre janvier-mars 1944;
- d) mai 1944 pour le trimestre avril-juin 1944.

III. — Comme par le passé, nous renouvelerons automatiquement tous les abonnements pour le trimestre juillet-septembre 1944. Toute modification de l'abonnement doit être demandée trois mois d'avance. Nous ne pourrons donc plus accepter de modifications pour le prochain trimestre. Le recouvrement se fera de la façon habituelle.



Le Sport dans la Cité

Si la communauté linguistique participe à l'unification morale des fiefs et républiques de la Grèce féodale, il n'est pas exagéré de prétendre que les mêmes croyances religieuses, perpétuellement vivisées par l'institution des jeux athlétiques autour des sanctuaires est à l'origine de la culture du monde panhellénique.

Sous le beau soleil méditerranéen, pendant deux millénaires, l'humanité fière de sa jeunesse, de sa force, de sa vitesse, de sa beauté autant que de sa subtilité et de ses enthousiasmes et, ne voulant à aucun moment s'éloigner de la nature, cherche à donner à la vie sa plus haute signification et des canons à l'esthétique humaine. Comment y parvint-elle ?

Dans la vie nationale et privée des Grecs, le sport tient une place prépondérante. Le stade d'Olympie est leur capitale, on mesure le temps par olympiades. Les plus grands poètes célèbrent en vers sublimes les exploits sportifs, les athlètes ont leurs effigies de marbre à côté des images des dieux et des héros.

Pour recevoir, soit la couronne d'olivier sauvage aux jeux d'Olympie ou celle de pin à Isthme, soit les fruits des arbres sacrés d'Apollon à Pytho, chaque cité s'impose les plus grands sacrifices pour être représentée aux épreuves sportives par les mieux doués de ses enfants.

On ne saurait imaginer une ville grecque sans son terrain de sport, « située dans un agréable vallon qui le limite où les oliviers font un cadre de verdure ». L'arène sportive joue en Grèce le rôle qui, à Rome, sera dévolu aux bains et aux cirques ; l'ar-

chéologue d'aujourd'hui reste confondu par l'ampleur et la majesté des ruines du stade.

Dans quelle mesure la renaissance sportive entreprise depuis quelques années en France peut-elle se comparer à l'essor sportif des Anciens ?

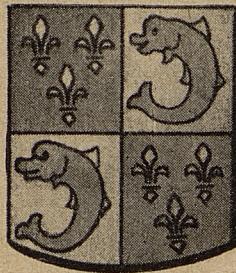
N'essayons pas de mettre en parallèle les performances des athlètes de jadis et celles de nos champions. Les Anciens n'ont jamais eu, dans leurs compétitions, d'autre ambition que de triompher de leurs concurrents directs, et il nous est impossible de savoir en combien de temps ils courraient la distance du stade, ni quelle longueur parcourait le disque, différent du nôtre par le poids et la matière. Leurs règlements, plus libres que les nôtres, amenaient par contre plus fréquemment mort d'homme. De plus, on admire autant Ulysse aux ruses multiples qu'Achille aux pieds légers : le sport proche de son origine est un combat beaucoup plus qu'un jeu. A la base de tout triomphe, il y a encouragement des mécènes, émulation, effort, discipline, conseils des Anciens. N'y a-t-il pas là un exemple à imiter, un devoir individuel, le travail de chacun ?

C'est également renouer avec la pure tradition classique que de vouloir dans chaque village de France un stade, si modeste soit-il. Tous les pouvoirs de la cité antique y concouraient. Comment, après trois millénaires, secondés par l'expérience et des moyens modernes, n'y parviendrions-nous pas ?

Ce serait là, mes chers camarades, matière à beaux programmes dans nos cités nouvelles.

J. D.

AU BEAU PAYS DE FRANCE



LE DAUPHINE

Le Dauphiné qui embrasse les trois départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes est, par excellence, une région de tourisme. Sa caractéristique est la variété dans la beauté, et cette beauté on la trouve partout.

Variété dans les sites: de l'est à l'ouest on passe des 4.103 mètres de la Barre des Ecrins, aux 50 mètres du niveau du Rhône; du nord au sud, aux vertes frondaisons de la Chartreuse et du Vercors, succèdent la splendeur dénudée du Dévoluy et les versants ensoleillés de la Durance. Tous les climats: du Savoyard au Provençal; toutes les végétations: du sapin à l'olivier; tous les terrains: des gneiss déchiquetés de l'Oisans aux falaises calcaires des préalpes. Tel est le Dauphiné, antique patrie, avec la Savoie, de ces montagnards d'élite qui s'appelaient les Allobroges.

Visiter le Dauphiné est aujourd'hui chose facile. Peu de régions ont eu un développement touristique aussi rapide. Il est dû en grande partie à l'esprit d'initiative de ses habitants et en particulier des Grenoblois. Grenoble a joué le rôle d'une véritable capitale régionale et mérite son titre de capitale des Alpes Françaises.

C'est dans cette ville, dont le site est unique en Europe, qu'est né, en 1889, le premier de nos Syndicats d'Initiative, dont l'action généreuse et féconde a permis sur notre territoire une organisation de tourisme sans pareille.

Il serait impossible ici d'énumérer tous les buts que l'on voudrait proposer à l'admiration des touristes. Néanmoins, il est un point de départ obligatoire: c'est la place Gre-

nette, l'étonnante et vivante place Grenette (la P.G.) de Grenoble, la gare centrale des innombrables autocars qui, dès les premières heures de la matinée, embarquent les voyageurs pour toutes les directions, pour toutes les excursions, pour tous les circuits.

Voici la Chartreuse, royaume des arbres, avec sa splendide route du Désert, son monastère de renommée mondiale, sa charmante station-modèle de Saint-Pierre-de-Chartreuse avec sa superstition du Charmant Som, et le retour par le Col de Porte, avec toutes les merveilles panoramiques que vous déployera la descente sur Grenoble; voici le Vercors, capitale Villard-de-Lans, somptueux plateau de paturages, ceinturé de forêts, mais surtout pays de gorges splendides: gorges d'Engins, gorges de la Bourne, petits et grands Goulets; et plus loin la forêt de Lente, forêt suspendue à 1.000 mètres et son étonnante Combe-Laval. Voici le Trièves et la Mateysine, riches pays de prairies que nous gagnerons par les lacs de Laffrey et La Mure, et d'où nous continuons vers Gap par le col Bayard, en admirant au passage l'Obiou, le barrage et le nouveau lac du Santet. Voici l'Oisans, pays béni de l'alpinisme, avec son hérissage de pics et son étincellement de glaciers, l'Oisans avec ses géants qui s'appellent le Pelyoux, les Ecrins, la Meije et l'Olan, ses vallées étoilées de la Romanche, du Vénéon, de la Vallouise, du Valgaudemar, du Valjouffrey et du Valbonnais, et ses stations célèbres du Bourg-d'Oisans, d'Huez et de l'Alpe d'Huez, de la Grave, du Lautaret, de Saint-Christophe, de la Bérarde, de Ville-Vallouise, et d'Aile-Froide. Voici plus loin, en poursuivant la route des Alpes, Briançon, la vieille forteresse de Vauban, perchée à 1.300 mètres, centre de tourisme de toute la haute Durance et de ses affluents supérieurs, avec ses vallées de Névache, de la Gyronde, de la Cervayrette, de la Guisane et du Guil, et les cols d'Isoard et du Mont-Genèvre; traversons le fantastique paysage lunaire du col d'Isoard et par Château-Queyras, gagnons Aiguilles et Abries, perles de ce Queyras, qui est la vallée du Guil bleu, des verts mélèzes et des rouges porphyres de la Maison du Roi, majestueux vestibule du splendide Viso. Et quel circuit que celui qui, du Lautaret et du Galibier, aboutit à Grenoble par les cols de la Croix de Fer et du Glandon, avec les vues les plus impressionnantes sur le massif du Pelyoux, les Aiguilles d'Arves, les crêtes de Belledonne et des Grandes Rousses! Et combien d'autres que le peu de place m'empêche de citer!

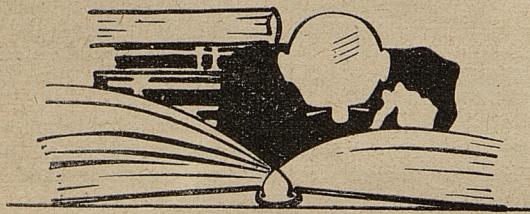
(suite page 6)

Mais si parcourir est bien, séjourner est mieux, et les moyens de séjour abondent. Les progrès hôteliers sont considérables. Chaque année s'accroît le nombre des chambres mises à la disposition des touristes. En basse comme en haute montagne, grâce à l'effort des associations de tourisme, le confort local progresse régulièrement, et refuges, abris, sentiers, tables d'orientation, jalonnements sont en constants progrès. Et, ce qui ne nuit en rien, la cuisine régionale n'a rien perdu de ses excellentes traditions et Brillat-Savarin eût peut-être classé parmi les merveilles du Dauphiné le coulis aux queues d'écrevisses et le gratin dauphinois.

Et terminons ces trop courtes généralités avec M. Léon Auscher, évoquant le souvenir d'une de ses premières visions : « c'était au fond le Oisans, près de ce hameau perdu de La Bérarde, centre d'un des plus impressionnantes cirques glaciaires de toute la chaîne. J'avais fait la facile promenade de la Tête de la Mayne, belvédère d'où l'on jouit d'un vaste panorama d'ensemble. Il était de bonne heure. Une brume épaisse régnait autour de moi, et rien n'était encore visible. Le brouillard cependant semblait blanchir et s'illuminer aux premiers rayons de soleil levant. Et soudain le rideau commença à se

déchirer. Alors un spectacle de rêve apparut derrière l'écran de plus en plus tenu, dont les voiles successifs se résorbaient dans le ciel. Ce fut d'abord quelque chose d'irréel, comme un de ces paysages fantomatiques, chers aux Japonais, où la forme si pure du Fousi-Yama semble planer dans les profondeurs de l'horizon et se confondre dans la transparence nimbée d'une atmosphère vapoureuse. Puis cela prit forme, forme éblouissante, cela s'imposa fantastique comme un bloc de lumière figée. C'étaient la Meije et la Barre des Ecrins, dominant, l'une du hésissement de ces cimes et de ses crêtes, l'autre de l'étincellement de ses glaciers, l'océan de pics, dont les vagues de pierre déferlaient autour d'elles. Ainsi se révéla à moi l'Oisans dans toute sa sauvage beauté. De ce spectacle à jamais gravé dans ma mémoire, j'ai gardé une impression que peu d'autres pourraient effacer. Et bien souvent quand je pense au Dauphiné, je revois, les yeux fermés, le spectacle qui, dès ce moment, a créé en moi cette religion de la montagne qui, plus tard, quand mes jambes refuseront leur service au vieux touriste que je suis, imprégnera encore ma mémoire de tant de visions de grandeur et de beauté. »

A. C.



Une famille de trois enfants bénéficie actuellement :

1^o D'allocations familiales variant de 300 à 510 francs par mois suivant la région.

2^o D'une allocation de salaire unique équivalente à la précédente si la femme ne travaille pas.

3^o De bénéfices fiscaux appréciables, savoir :

- a) Sur l'impôt sur les traitements et salaires, des réductions de : 100% pour un traitement ou salaire égal ou inférieur à 20.000 fr. 75% pour la tranche de 20.000 à 40.000 fr. 50% pour la partie supérieure à 40.000 fr.

Le maximum de réduction ne peut dépasser 7.000 fr.

- b) Sur les impôts cédulaires (bénéfices industriels et commerciaux, bénéfices sur les exploitations agricoles ou les professions libérales), des réductions de :

50% avec un maximum de 7.000 fr.

- c) Sur l'impôt général sur le revenu : Le minimum imposable est élevé de 15.000 fr. pour un marié sans enfants, à 35.000 fr. pour un père de trois enfants.

- d) Sur les droits de mutation par décès : Si le père ou la mère de trois enfants sont héritiers : 100% de réduction avec un maximum de 200.000 fr.

Si les enfants héritent de leurs parents, la part de chaque enfant n'est imposable qu'au-dessus de 500.000 fr.

- e) Les taxes locales percevables dans les localités de plus de 30.000 habitants sont très diminuées ou même souvent abolies.

- 4^o Si le mari est fonctionnaire, il bénéficie en outre :

SAVEZ-VOUS QUE ...

a) D'une majoration de traitement de 15%.

b) D'une augmentation de l'indemnité de résidence variant de 1.000 à 7.000 francs par an suivant la région où il est installé.

c) D'une majoration de pension de 10%.

5^o Les familles de trois enfants bénéficient en outre de 30% de réduction sur les chemins de fer, les taxes de séjour dans les hôtels, et les dépenses faites dans les établissements thermaux de la plupart de nos villes d'eaux. Je n'ai énuméré ici que les avantages fiscaux, mais à ceux-ci s'ajoutent de nombreux avantages d'ordre pratique qui sont loin d'être négligeables (habitations à bon marché, embauchage, âge de la retraite, etc., etc.).

Pour éclaircir tout ceci, prenons si vous le voulez un exemple simple : deux fonctionnaires mariés, l'un sans enfants, l'autre père de trois enfants, habitant Albi (25.000 habitants) ayant un traitement budgétaire de 15.000 fr., et 5.000 fr. d'autres revenus, et dont la femme ne travaille pas.

Le père de famille percevra en plus de son collègue :

Allocations familiales	3.960
Allocation de salaire unique	3.960
Majoration de traitement	2.250
Majoration de l'indemn. de résidence	2.000
Réduction sur l'impôt sur les salaires	60
Reduction sur l'impôt sur le revenu	35

12.265

de plus par an, et outre la joie qui n'a pas de prix, d'avoir autour de lui ses enfants, il passera une heureuse vieillesse, entouré des soins de ses rejetons, avec une pension supérieure à celle de son frère qui mourra lamentablement délaissé de tous.

P. P.



COURIER du CONSEILLER JUDIQUE

LES CONVENTIONS DE GENÈVE DU 27 JUILLET 1929

(suite)

L'article 27 de la Convention dit dans son troisième alinéa : « Les sous-officiers prisonniers de guerre ne pourront être astreints qu'à des travaux de surveillance, à moins qu'ils ne fassent la demande expresse d'une occupation rémunératrice. »

La première partie ne nécessite pas de commentaires, mais la deuxième a donné lieu à une importante construction juridico-prudentielle qu'il ne nous appartient pas de juger ici en juriste, mais simplement d'expliquer et de commenter.

Tout d'abord, il faut remarquer qu'au début de notre captivité le problème ne se posa pas ou presque pas, de nombreux sous-officiers n'étant pas au courant de cette clause de la Convention. Dès lors, la plupart partirent en commando et commencèrent à travailler, ce qui devait rendre difficile plus tard le règlement de cette question.

Ce n'est qu'en 1942 qu'intervint une note qui réglait la question. En gros, cette note dit ceci : bien que le Gouvernement allemand se refuse à signer de véritables contrats de travail avec les sous-officiers, il ne voit aucun inconvénient à ce que ces sous-officiers fassent dépendre leur acceptation des conditions de travail qui leur sont soumises. Dès lors, avant d'accepter un travail, les sous-officiers avaient à signer une déclaration valable en général pour six mois suivant laquelle ils s'engageraient à travailler à tel endroit déterminé dans les conditions dont on leur donnait connaissance. La dénonciation de cette déclaration devait être faite au moins quatre semaines avant l'expiration de la période de six mois, faute de quoi, une nouvelle période de six mois commençait à courir. Les sous-officiers travailleurs devaient être instruits sur les conditions de paiement qui leur étaient consenties, et devaient savoir que tout refus de travail à la place qui leur était assignée serait traité comme refus d'obéissance.

Mais les nécessités de la guerre totale, et le désir pour l'Allemagne de ne pas toujours être importunée par les demandes intempestives des sous-officiers, devaient amener d'autres élargissements jurisprudentiels. C'est ainsi qu'il a été décidé que tout sous-officier ayant signé une fois une déclaration de travail volontaire, ou ayant travaillé pendant plus de six mois, même sans avoir signé de déclaration de travail, mais sans avoir réclamé, est censé avoir renoncé une fois pour toutes à se prévaloir de ses droits de sous-officier.

Cette dernière décision enlève actuellement toute portée pratique à l'article 27 de la Convention de Genève pour les sous-officiers actuellement en commando.

P. P.



Des procédés mnémoniques

Tout le monde se plaint de sa mémoire, imperfection que l'on avoue sans peine, la mémoire étant considérée à tort ou à raison, comme une faculté de l'esprit peu brillante. Aussi a-t-il été imaginé de nombreux procédés dits mnémoniques, pour aider cette faculté déficiente. Citons quelques exemples dans leur infinie variété.

Si vous voulez, remontons au déluge. N'est-ce pas pour rappeler aux humains atterrés ou plutôt submergés, que ce cataclysme ne se reproduirait plus que Dieu déroula dans le ciel l'arc-en-ciel irisé. N'est-ce pas là le premier signe mnémomique ?

Puisque nous sommes dans le ciel, savez-vous comment les Latins distinguaient à première vue si la lune croît ou décroît ? La lune présente toujours un contour circulaire. A-t-il la forme de la lettre C, la lune décroît (latin : Decrescit). A-t-il la forme de la lettre D, la lune croît (latin : Crescit). Et les Latins de traiter la lune de « Mendax luna », lune menteuse, puisqu'elle a l'audace de croître en nous laissant croire avec sa forme de D qu'elle décroît.

Bondissons de la lune sur terre dans une classe de baccalauréat et écoutons le professeur de mathématiques dissertant sur le rapport de la circonference au diamètre.

Le nombre Pi, ainsi nommé par Archimète de la première lettre du mot grec « peripheria », est un nombre irrationnel. Il est formé d'un nombre infini de décimales, sans espoir de période. Des développements en série permettent de le calculer avec autant de décimales qu'on le désire, et sa valeur avec plus de deux cents décimales est retenue facilement par le poème suivant dont voici le début :

3 1 4 1 5 9 2 6									
Que j'aime à faire apprendre un nombre									
5 3 5									
utile aux sages									
8 9 7 9									
Glorieux Archimète, artiste, ingénieur,									
3 2 5 8 5 6 2									
Toi de qui Syracuse vante encore la									
7									
mémoire...									

Et le professeur de continuer. Il intervient dans les applications pratiques l'inverse de Pi : 0,3183098... que l'on retient facilement au moyen de la curieuse phrase suivante : Les trois journées de 1830 ont renversé 89.

Pénétrons dans la classe voisine où le professeur d'Histoire naturelle énumère à

ses auditeurs émerveillés les douze paires de nerfs qui aboutissent au cerveau depuis le nerf olfactif jusqu'au grand hypoglosse en passant par le trijumeau et le glossopharyngien ('en passe... et des meilleurs). Vous retiendrez facilement l'ordre de leur disposition au moyen de la phrase : « O Octave, ma petite théière me fait à grande peine six grogs. » La première lettre de chaque mot est l'initiale d'une paire de nerfs. Ainsi : O = olfactif, Octave = optique, Ma = moteur-oculaire, etc.

Et dans le même ordre d'idées, les sous-officiers chargés de l'éducation physique n'utilisaient-ils pas la phrase-clé suivante : « Ma grande sœur Louise peut contenir les amoureux difficiles. » Ma = marcher, grande = grimper, etc.

Mentionnerai-je dans cette énumération désordonnée, le nœud au mouchoir. Le procédé est-il universel ? J'ai interrogé le vieux Fritz. Pour toute réponse, le septuagénaire après avoir considéré narquoisement l'objet présenté, s'est mouché dans ses doigts.

Concluons. Nous ne saurions nier l'importance pratique des procédés mnémoniques. Mais ce sont des procédés empiriques dépourvus de toute valeur scientifique. Ne transformons pas, de grâce, notre cerveau en une encyclopédie. Méditons plutôt la sage réflexion de Montaigne : mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine. Mais hélas, le penseur qui a écrit : Tout le monde se plaint de sa mémoire, n'a-t-il pas ajouté : nul ne se plaint de son jugement.

Mais ceci est une autre histoire.

Le Philosophe du coffre àavoine du Kommando 3602.

Les Conférences du Mois de Mai

Début de la série consacrée aux Provinces françaises :

— « La France une et multiple », par Clarenc, à l'occasion de la Fête Nationale de Jeanne d'Arc.

— « Images de Paris », par Milou, dans une présentation originale, avec des sketches et des disques offerts par le Groupement parisien.

— « Le Havre », par Baillechache-Lamotte, avec une exposition de photographies et de documents divers concernant l'activité de ce port.

Prisonniers de Guerre

Vœux des Instituteurs

« Mon attention a été appelée sur certains instituteurs prisonniers de guerre qui craignent de ne pas obtenir l'avancement auquel ils estiment avoir droit parce que leur dossier ne contient que peu de notes professionnelles; il s'agit, en particulier, des maîtres qui ont fait leur service militaire depuis 1934 et qui, par suite de leur mobilisation et de leur captivité, n'ont pu être l'objet de plusieurs inspections. Aussi, je recommande tout particulièrement à votre attention ces instituteurs et je vous demande d'examiner de très près, lors du prochain mouvement, les vœux qu'ils vous auraient fait parvenir. »

(Circulaire adressée le 23 septembre 1943 par M. le Directeur de l'Enseignement Primaire à MM. les Inspecteurs d'Académie.)

LE MOT DU TOUBIB

Héliothérapie

L'héliothérapie est l'exposition du corps nu au soleil. Celui-ci se montre rarement à Bathonr, mais dès qu'il paraît furtivement entre deux nuages, le sable du camp se couvre d'une exposition de dos, de fesses et de cuisses qui passent rapidement d'une couleur blanchâtre et anémique à la teinte somptueuse de l'écrevisse bien cuite. Cette pratique où la mode joue une grande place, peut rendre des services au médecin et à son patient, mais elle présente quelques dangers qu'il faut connaître.

La lumière solaire a une action lumineuse, calorifique et chimique. Elle agit surtout par les radiations ultra-violettes qu'elle contient, celles-ci étant d'autant plus abondantes que le ciel est plus pur et l'altitude plus grande.

L'héliothérapie peut être locale. Sur les plaies atones, les ulcères variqueux, le soleil a une action cicatrisante.

Elle peut être générale, mais elle doit toujours être prudente et progressive. La tête doit être protégée, la durée des séances doit augmenter de quelques minutes à plusieurs heures en tenant compte des réactions du sujet. Enfin il faut commencer par insoler les extrémités, pieds, mains, puis découvrir les jambes, les avant-bras, enfin l'abdomen et le thorax. Au cours de chaque séance, les faces postérieures et antérieures du corps seront exposées successivement.

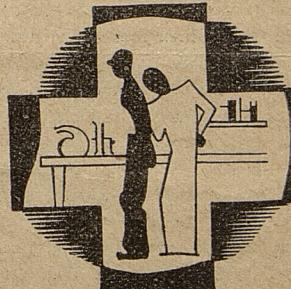
Médiamente, l'héliothérapie générale est indiquée dans les tuberculozes chirurgicales, osseuses, articulaires, ganglionnaires, rénales, péritonéales et cutanées, chez les convalescents de pleurésie; dans le traitement du rachitisme, de l'anémie, les convalescences de maladies aiguës, les furonculoses, le rhumatisme chronique. Certaines affections énumérées ici étant spécialement fréquentes dans les camps, les prison-

niers comprendront l'intérêt que cette thérapeutique présente pour eux.

Pourtant, l'héliothérapie mal pratiquée peut provoquer quelques accidents : l'insolation qui peut aller jusqu'à la syncope. Elle se manifeste d'abord par de la fatigue, des migraines. Elle peut causer des méningites. Elle peut provoquer une fièvre persistante, de la tachycardie, de la dyspnée, des insomnies. L'héliothérapie est déconseillée chez les tuberculeux pulmonaires en évolution, chez qui elle peut provoquer des accidents graves, en particulier des hémoptysies. Chez les tuberculeux anciens, elle peut réveiller l'affection et lui donner un coup de fouet désastreux. Enfin, le coup de soleil vulgaire est une brûlure superficielle, mais qui peut être grave si elle est très étendue, et comme dans toutes les brûlures, les reins peuvent être touchés. Le plus souvent, le coup de soleil, en plus de la brûlure, s'accompagne de quelques-uns des troubles énumérés plus haut.

La cure héliothérapique doit donc être surveillée attentivement et réglée suivant les susceptibilités individuelles. Si des malaises quelconques se produisent, la durée des séances doit être réduite et même la cure momentanément interrompue. Utilisez donc cette thérapeutique à la portée de tous, mais soyez prudents.

Docteur L.



LA PAGE BELGE

Un poète belge : Charles van Lerberghe

Le symbolisme, ce mouvement nouveau qui, peu après 1880, se substitua au Parnasse déclinant, eut, dès le début, de fortes attaches dans notre pays. Si le symbolisme eut à se glorifier, en France, de talents remarquables, tels ceux de Laforgue, de Rimbaud, de Kahn, de Moréas, de Régnier, de Vielé-Griffin, il a eu chez nous, des adeptes plus illustres peut-être, un Maeterlinck, un Verhaeren, un Elskamp, un Van Lerberghe ; et c'est un poète belge, le Liégeois Albert Mockel, qui fonda et dirigea cette revue : La Wallonie, où le symbolisme devait trouver son plein puissant moyen d'expansion.

Parmi les adeptes belges du mouvement nouveau, il faut placer en tout premier rang Charles Van Lerberghe. Il est né à Gand en 1861, dans une famille bourgeoise. Bien que Flamand, le français est sa langue maternelle.

C'est dans cette langue également qu'il fait, en sa ville natale, de bonnes études d'humanités classiques, qu'il viendra terminer à l'Université de Bruxelles, où il obtiendra le diplôme de Docteur en Philosophie et Lettres. Peut-être se destinait-il alors à l'enseignement, mais une grande timidité naturelle, qu'il ne peut jamais vaincre complètement, le détourna bientôt de cette carrière. Un instant, il parut aspirer à un poste de conservateur dans un de nos musées. Là encore, le scrupule l'arrêta. Il craignit que le souci dominant de son labeur littéraire ne lui permit pas de consacrer à son travail de fonctionnaire tout le temps et tous les soins qu'il lui aurait dus. En toutes choses, en toutes circonstances, Van Lerberghe montrait ainsi une conscience incapable de la moindre compromission. Chez ce grand poète, le caractère était à la hauteur du talent.

Il ne fut donc et ne voulut être jamais que poète, vivant très modestement, solitaire, dans un appartement exigu, ne se distraignant de son œuvre — détail curieux — que pour s'adonner à des lectures scientifiques qui le passionnaient.

En se privant volontairement de tous les menus plaisirs de l'existence, il économisait de quoi faire chaque année, un voyage d'études en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Les musées surtout requéraient sa ferveur, et aussi ces adorables paysages de l'Ombrie latine que son rêve peuplait d'ombres élyséennes.

Son goût dominant le portait vers les tableaux des préraphaélites italiens. Botticelli était son maître préféré. Il admirait aussi beaucoup les modernes préraphaélites anglais, Burne Jones et Dante Gabriel Rossetti ; ils lui paraissaient avoir retrouvé le sens de la beauté hiératique qui éclate dans des compositions telles que la fameuse Primavera ou la Vénus sortant de l'onde, du grand Botticelli. Il est certain que ce Flamand de Gand ne doit pas grand'chose aux Primitifs de son pays, aux Memling ou aux Van Eyck, et qu'il ne doit rien du tout à nos Renaissants, Rubens, Van Dyck, Jordaens ou Téniers.

Par contre, il ne dissimulait nullement l'influence certaine qu'avaient exercée sur sa formation spirituelle les belles images d'un Burne Jones, l'Escalier d'Or et le Miroir de Vénus. Les douces et mystérieuses figures féminines qui habitent ces tableaux étaient vraiment sœurs de celles qui hantaient son imagination créatrice. Et il est impossible de ne pas songer à l'art

préraphaélite anglais en lisant les beaux vers d'une évocation des Entrevisions, d'ailleurs justement célèbre, intitulée Barque d'Or.

Van Lerberghe avait ainsi créé autour de sa pensée un royaume légendaire, aux paysages bleutés et vaporeux, peuplé de figures mystérieuses et à peine entrevues ; ce sont de blanches images de pures jeunes filles, aux mains fleuries de grands lys, aux yeux perdus dans l'infini d'un rêve dont la douce et tendre beauté met sur leurs lèvres le sourire énigmatique des femmes de Léonard de Vinci.

Ces figures, devinées plus encore que contemplées, il les évoque dans les Entrevisions. Livre d'une poésie au charme indéfinissable, tant les sentiments y sont suggérés plus que définis et les gestes esquissés plutôt que dessinés d'un trait net. Art sobre et transparent, pareil un peu à celui des peintres japonais, dont les douces mousmées, en un jour de printemps tout parfumé par les cerisiers en fleurs, se promènent dans de beaux jardins aux claires colorations.

Après les Entrevisions, et bien que Van Lerberghe y eût fait usage du vers libre, Albert Giraud fit violence à ses préventions parnassiennes et baptisa joliment l'auteur : « le poète au crayon d'or ».

Ce fut, du reste, par tout le monde littéraire, le même émerveillement. Depuis l'illustre et délicieux poète anglais Keats, on n'avait point perçu de tels accents. Jamais poète, peut-être, n'avait échappé à ce point au poids de la matière et ne s'était élancé avec autant de souple légèreté dans les champs de l'irréel. Un optimisme ingénue émane de ces poèmes, un amour infini de la vie, mais d'une vie épurée et spiritualisée, ainsi qu'un sentiment exquis du bonheur.

« Nulle part, a écrit son ami Grégoire Le Roy, dans aucune autre œuvre de poète, depuis les païens, la tristesse n'est ainsi bannie, presque avec rigueur, comme une chose laide, un sentiment indigne de la poésie. »

(à suivre.)

Communications

1^o Beaucoup d'entre vous écrivent à l'O.T.A.D. pour obtenir des vêtements militaires (vestes ou pantalons).

Je vous rappelle à nouveau que, suivant les instructions de cet organisme (que je vous ai déjà d'ailleurs communiquées), aucune suite n'est réservée aux demandes individuelles.

2^o Les services s'occupant des envois d'argent à destination de la Belgique, insistent pour que les indications relatives aux bénéficiaires des mandats soient écrites lisiblement (NOM du bénéficiaire et LIEU de son domicile en lettres MAJUSCULES).

3^o J'ai le plaisir de porter à votre connaissance que le C.I.C.R à Genève m'a informé qu'il serait à même de nous adresser dorénavant 150 cigarettes par P.G. et par mois, au lieu de 80 comme jusqu'à présent, et ceci avec effet rétroactif au 1^{er} janvier 1944.

(C'est ce qui explique le supplément de cigarettes qui vous a été expédié fin mai.)

R. DECHAMPS

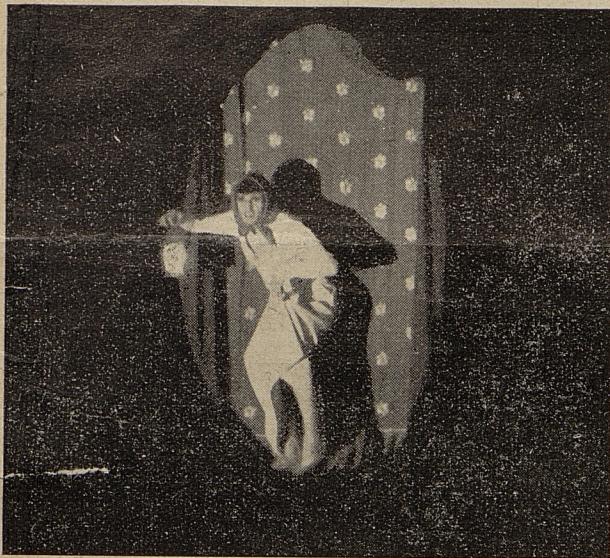
H. de C. des Belges du Stalag VI C.

STALAG

LE THEATRE A BATHORN

Un bon Spectacle de Variétés

Présenté par Nahmias, un spectacle de variétés particulièrement réussi a été donné, le 7 mai, au théâtre de Bathorn. Après l'ouverture par l'orchestre André Potvin, notre chanteur de charme Godtschalek interprète trois mélodies qui lui valent des applaudissements mérités. Pour lui succéder, voici Lopez et... ses mains. Avec lui, c'est Marseille et sa gaieté méridionale qui apparaît sur le plateau. Face au public, Lopez ne craint rien, pas même une panne d'électricité, et il nous en a donné la preuve en chantant son dernier refrain dans le noir absolu; son chapeau de paille, ses gants et sa cravate phosphorescents lui valurent une sortie de scène sérieusement applaudie. Quelques mesures du Pays du Sourire, et voici maintenant le prestidigitateur Gramma, plus connu au camp sous le nom de Piétreos. Gramma exécute une série de tours bien au point. Tout disparaît et apparaît à merveille : fumée, mouchoirs, fleurs, cigarettes et même cage à oiseaux; c'est



MARIE DUBAS — BOUZY

de la magie pure, et Gramma obtint un succès très mérité. A nouveau l'orchestre Potvin, après quoi le rideau se lève sur une pièce en un acte de Mme Henriette Charasson: Séparation. Extraite du répertoire du Grand-Guignol, cette pièce est profondément émouvante et humaine. Elle met en scène deux vieux époux réduits à la misère, mais qui ont su garder comme suprême richesse... leur amour. Lemaire dans le rôle de Lili et Gaffet dans celui de Jacquot, ont été les excellents interprètes de cet acte hautement apprécié à Bathorn.

La deuxième partie du programme débute par un brillant tour de chant de Bouzy dans une imitation de Marie Dubas. Après avoir interprété quelques succès de notre grande vedette, Bouzy termine par un trépidant « Pedro » qui déclanche, avec des raps, impératifs, les applaudissements unanimes de la salle. Enfin le spectacle se termine par une comédie en un acte de M. Claude Roger Marx: « Dimanche ». C'est une comédie spirituelle, charmante, teintée d'une psychologie délicate sous des apparences frivoles et qui révèle aux « vieux » mariés qu'ils peuvent encore être tendrement heureux. Berthet (Hortense) dans le rôle de Jacqueline et Villecroze dans celui de Pierre ont personnifié parfaitement le couple maussade, hostile même, mais qui sait retrouver l'amour par un heureux hasard. A Nahmias, Lopez revenaient respectivement les rôles épisodiques du garçon de restaurant et du sommelier. Quant à Baillechache-Lamotte, un grand succès lui a été réservé pour son habile composition du maître d'hôtel stylé, obséquieux, rompu à toutes les « ficelles » des salons particuliers dont l'ambiance avait été parfaitement réalisée par le décor et

les accessoires de Giblat et Hortense. « Dimanche », a retrouvé à Bathorn le succès qu'il avait connu en 1932 à Paris lors de sa création au studio des Champs-Elysées. C. M.

Réunion Hippique au Kommando 3481-A

A l'occasion du 1^{er} mai et sous l'impulsion de nos deux camarades Bautier et Ducotey, nous eûmes la surprise et le plaisir d'assister à une réunion hippique de premier choix. Cette manifestation avait le double but de nous distraire pendant les deux jours de repos ainsi que de participer à une œuvre de solidarité. Elle fut faite sous le signe de l'O.F.A.

Le maquignonnage des chevaux, tous pur sang, francs ou rétifs, fut exécuté par Ducotey et Rivier.

Les épreuves furent ensuite courues sous le contrôle de Roussel, spécialiste ès-cheval. Epreuves pleines d'imprévu et non sans intérêt. Il y eut quatre courses: deux le dimanche soir, deux le soir du 1^{er} mai.

Après la clôture des épreuves, les chevaux ayant été au préalable soignés et remisés, les heureux gagnants n'eurent plus qu'à percevoir leurs prix. Je dois dire que beaucoup abandonnèrent tout ou partie de leurs gains au bénéfice de l'O.F.A. Après paiement, il restait à la caisse la somme de 112 RM qui ont été envoyés à l'O.F.A.

R. LANDES.

Billet du Stalagué

CONVERSATIONS

Vous êtes intelligents (si ce n'est pas vrai, c'est au moins une affirmation qui vous fera plaisir) et vous n'avez pas été sans remarquer la place que tiennent dans notre vie les conversations ordinaires. Elles égayaient nos heures creuses, raniment les souvenirs, éCLAIRENT les jours prochains et nous aident à supporter le présent. Je ne parle pas des « bonjour, bonsoir » que l'on se dit d'instinct, sans y penser; des « ça va » murmurés sans aucune espèce d'intérêt, encore que pour en rompre la monotonie nous les traduisions quelquefois en quatre ou cinq langues. Il s'agit simplement des mille sujets que l'on étaie, au coin du feu, quand l'hiver administratif n'est pas terminé, ou au retour du travail, sur son lit, sur un banc ou à l'ombre d'un barbelé.

Il y a des sujets de base dont on ne s'éloigne jamais, comme la confection d'un repas pantagruélique devant une soupe aux rutabagas (qui n'en a composé au début de cette ère captive bientôt... quaternaire); la « biturre » au vin rouge, devant un verre d'aqua simplex (wasser en allemand); la « classe », entre une double rangée de barbelés et une sentinelle simple, et l'amour à côté de jambes à varices et de torses velus. C'est là ce qu'on pourrait appeler le plat de résistance.

Nous y trouvons ensuite les hors-d'œuvre qui reviennent par période tels la relève (le grand plat), la dissolution du Stalag ou les probabilités d'une fouille maison.

Il y a les desserts, onctueux, sucrés ou acides. On débîne son voisin de lit, on fait de la stratégie mondiale, on discute ordre social, œuvres d'entr'aide et Cie, même si l'on ne verse pas un pétot à l'O.F.A. Entre « boers » on « cause » culture, élevage et l'on s'arrache les yeux quand le voisin sème ou récolte quinze jours avant vous.

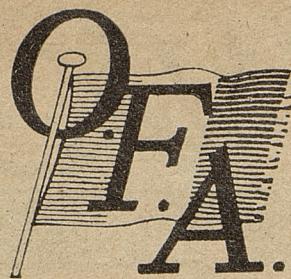
Et les jours de grande lassitude, oh! alors, on aborde l'éternel sujet de la pluie et du beau temps. Et quand je dis du beau temps, c'est une façon de m'exprimer toute gratuite, parce que...

Tout cela, me direz-vous, nous allège notre fardeau, nous permet de passer le temps. Qu'avez-vous à y reprocher?

Moi? Rien.

Comment croyez-vous que je passe le mien?

LE STALAGUÉ N° 2.



Versements du mois d'Avril 1944

Kommando	RM	Kommando	RM	Kommando	RM
4	27,—	317	26,—	3295	70,—
9	17,—	322	20,—	3297	35,—
18	25,10	1116	21,—	3298	149,—
24	37,80	1256	10,50	3333	15,—
39	28,50	1511	39,10	3485 b	54,55
40	22,—	1621	10,50	3498	272,—
46	7,50	2004	100,—	3602	13,90
49	23,50	2008	86,10	3648	30,—
55	26,20	2011	92,60	3653	46,50
103	20,—	2016	50,—	4077	31,—
133	21,50	2113	19,—	4287	34,30
158	78,50	2162	12,—	4288	23,—
201	17,50	2175	80,—	4315	41,—
212	25,—	2176	41,50	4318	130,—
223	35,—	2493	18,60	4456	368,30
243	32,—	2522 b	61,—	4617	40,—
251	30,—	3292	718,11	4635	40,20
306	10,—	3293	50,—		
Camp de Gross-Hesepe			45,—	RM	
Camp de Fullen			600,—	RM	
Camp de Barthorn			842,13	RM	
Hôpital de Lingen (Gefängnis)			100,—	RM	
Oflag VI/A			700,—	RM	

Classement du mois d'Avril 1944

Classement	Kommando	Points	Classement	Kommando	Points
1	4456	3,91	11	3293	1,42
2	4318	3,61	12	251	1,36
3	3298	3,38	13	4617	1,35
4	3292	2,33	14	1511	1,34
5	2011	2,15	15	39	1,30
6	158	1,94	16	2008	1,24
7	2004	1,85	17	3698	1,15
8	4635	1,67	18	4077	1,10
9	3498	1,66	19	2016	1,08
10	2175	1,42	20	2113	1,05

REUNION DU COMITE

Le 10 mai 1944, lors de sa dernière réunion, le Comité de l'O.F.A. a accordé :

1 secours de	100 RM
1 " "	75 "
1 " "	40 "
27 " "	80 "
27 " "	65 "
23 " "	50 "

soit 80 secours d'un montant total de 5.280 RM (105.600 fr.).

De plus, devant l'ampleur prise par les bombardements sur le sol français, le Comité a été amené à modifier quelque peu le fonctionnement de l'O.F.A. et à mettre à la disposition de notre Comité d'Entr'Aide de Paris des sommes qui permettront à nos camarades rapatriés d'apporter aux sinistrés une aide immédiate. 1.000 RM seront envoyés en mai à Pierre Vieuchange, secrétaire du Centre d'Entraide du Stalag VI/C. Ce changement a déjà été signalé par circulaire.

Rappelons encore que les secours destinés aux familles sinistrées restent directs.

Situation de caisse le 10 mai :

En caisse ayant la réunion	6.280,60 RM
Somme attribuée	6.280,00 RM
Reliquat	0,60 RM

Communications diverses :

TABLEAU D'HONNEUR : Kommando 105 et Kommandos voisins: ont réuni par collecte la somme de 470 RM destinée à Mme Pioton, épouse d'un camarade tué au cours d'un bombardement.

Kommando 3.477 et Kommandos voisins: ont versé par collecte 630,70 RM au profit de Mme Porché, femme d'un camarade décédé récemment à l'hôpital d'Osnabrück.

LA GUERRE EST TOUJOURS LA! VERSEZ A L'O.F.A.

Kommandos 4.456 — 4.318 — 3.298: à signaler pour l'importance de leurs versements: près de 4 RM par tête en avril.

Camp de Gross-Hesepe: verse régulièrement de 2 à 3 RM par tête et par mois.

Camp de Fullen: a versé 788 RM en mars, 600 RM en avril. Effectif: 200 environ.

Qui dit mieux ?

POUR MM. LES HOMMES DE CONFIANCE DES K.:

Quand vous nous adresserez des fonds pour l'O.F.A., veuillez mentionner désormais sur votre avis d'envoi l'effectif total de votre Kommando le jour de la collecte, ceci afin de nous permettre de faire le classement aussi exactement que possible.

LETTRES DE FRANCE :

— Le Directeur de la Maison du Prisonnier de B... nous communique: « En réponse à votre lettre du 1. 11. 43, j'ai l'honneur de vous faire connaître que Mme F., résidant à S..., aurait besoin d'un secours car elle n'a aucune ressource personnelle. Elle vient d'être gravement malade et a été hospitalisée. Pendant son séjour à l'hôpital, ce sont ses voisins qui se sont occupés de ses deux jeunes enfants... »

— La Maison du Prisonnier de B... nous communique: « Mme V... est hospitalisée depuis plusieurs mois dans un sanatorium. Elle est mère de deux fillettes actuellement au préventorium. Elle n'a comme seule ressource que son allocation militaire, soit 36 fr. par jour. Une partie des frais d'hospitalisation pour elle et ses enfants est payée par les Assurances sociales de son mari, mais elle doit verser 6 fr. par jour et par enfant, ainsi que pour elle-même. Cette femme de P.G., de très bonne moralité, est vraiment digne d'intérêt et un secours serait employé très judicieusement... »

La misère n'est donc pas l'apanage exclusif des Prisonniers. D'autres souffrent plus que nous; sachons-le bien et agissons en conséquence.

F. E.

Classement général au 1^{er} Mai 1944

Versement moyen par tête du 1^{er} janvier au 30 avril 1944

Classement	Kommando	Points	Classement	Kommando	Points
1	4456	9,92	11	2011	3,63
2	3298	7,70	12	2476	3,54
3	3292	6,59	13	3464 a	3,27
4	4318	5,86	14	2113	3,09
5	4635	5,20	15	3648	3,07
6	4617	5,03	16	3296	3,04
7	3653	4,70	—	3462	3,04
8	2522 b	4,61	18	2008	2,98
9	3293	4,12	19	1511	2,95
10	2175	3,74	20	143	2,82

Exposition « L'Ame des Camps »

Le Comité d'organisation de l'exposition « L'Ame des Camps » nous communique :

C'est à la Croix-Rouge Française et à son Comité Central d'Assistance aux Prisonniers de guerre que revient l'initiative de l'Exposition de la vie intellectuelle, spirituelle et sociale des Camps qui s'ouvrira à Paris, en juillet prochain, au seuil d'une cinquième année de captivité.

Entre tant de manifestations qui, en quatre années, furent organisées pour témoigner de la vitalité des absents et rappeler leur drame et leur souffrance, « L'Ame des Camps » sera, sur le plan national, la première à offrir à ses visiteurs une large synthèse de la vie des captifs. Synthèse réalisée à deux échelons: chaque camp proposant la sienne dans son propre stand: les organisateurs faisant, d'autre part, la somme de toutes les pensées et de tous les efforts. Il ne s'agira donc pas, cette fois, de l'énumération et de la présentation d'actes individuels de caractère artistique, mais d'une image claire et fidèle, de la captivité, directement inspirée par les prisonniers eux-mêmes, d'une image qui traduise notamment le poignant effort par lequel, d'une multitude d'hommes éprouvés chacun par la plus affreuse débâcle intérieure, put sortir une communauté courageuse et digne.

C'est à un ancien prisonnier du Stalag d'Aspirants de Königsberg, Henry Bernard, premier grand prix de Rome d'architecture, qu'a été confié le Commissariat Général. Il s'est entouré d'une équipe d'anciens Prisonniers de Guerre: Jean Fayeton, de l'Oflag III C; Henry Maréchal, du Stalag XVII A; Gaston Charles Pignault, du Stalag VI G, et Bernard Guyon, de l'Oflag IV D.

Equipe de prisonniers, secondés à tous les échelons par d'autres prisonniers, hommes des camps et des Kommandos, elle aura à remplir l'une des tâches les plus belles: aider en France les absents à vaincre leur absence.